89me Année. — N° 154. UN FRANC MARDI 6 JUIN 1944.

Journal de Roubaix

Quotidien de Roubaix-Tourcoing et de la Région

La tentative d'invasion est commencée du Havre à Cherbourg

Une opération amphibie de grande envergure entre les embouchures de la Seine et de la Vire

D'IMPORTANTES FORMATIONS PARACHUTÉES ONT ÉTÉ ANÉANTIES

Berlin, 6 juin. — L'invasion anglo-américaine, si longtemps attendue, a commencé dans les premières heures de la matinée de mardi, par le débarquement de troupes parachutistes dans la région de l'embouchure de la Seine.

Le port du Havre est actuellement violemment bombardé. Le long de la côte, les forces de la marine de guerre allemande se trouvent engagées dans un combat avec des bateaux de débarquement ennemis.

* *

Berlin, 6 juin. — Selon toutes apparences, l'attaque anglo-américaine contre la côte de l'Europe occidentale est commencée depuis ce matin, aux premières heures de la matinée. Dans le secteur entre l'embouchure de la Seine et la côte orientale de la Normandie, de nombreux bateaux de débarquement et des bâtiments de guerre légers ont pu être observés.

On annonce, en même temps, que des troupes sont parachutées au-dessus de la pointe nord de la presqu'île normande, par de nombreux avions. Ces troupes semblent avoir reçu l'ordre de prendre possession de quelques aérodromes, afin d'assurer le débarquement d'autres troupes aériennes.

* *

Berlin, 6 juin. — On annonce que simultanément avec le débarquement de troupes parachutées, à l'embouchure de la Seine, de puissantes formations de bombardiers anglo-américains ont attaqué les régions de Calais et de Dunkerque.

Les forces aériennes allemandes sont immédiatement passées à la défensive. Jusqu'à présent, il n'y a pas eu d'atterrissage ennemi dans ces endroits.

* *

Berlin, 6 juin. — L'invasion commence à l'aube du 6 juin dans la baie de la Seine, comprend les bandes côtières entre les embouchures de l'Orne et de la Vire.

A quelque 20 kilomètres à l'ouest du Havre des troupes ont été parachutées, opération qui a été accompagnée du débarquement des formations ennemies.

Depuis le matin, les Anglo-Américains dirigent de puissantes formations navales contre le littoral à environ 15 kilomètres à l'ouest du Havre. Les unités qui les protègent se trouvent à l'ouest de Boulogne.

Le point principal des opérations se trouve provisoirement dans le secteur de Caen. Des troupes allemandes sont engagées dans des combats violents avec les forces expéditionnaires ennemies.

* *

Berlin, 6 juin. — Les troupes d'invasion anglo-américaines débarquées par air et par mer dans la région de la baie de la Seine ont été renforcées à l'aube du 6 juin. Les unités de débarquement se trouvent entre les embouchures de l'Orne et de la Vire se sont enveloppées d'écrans de fumée, pour se soustraire aux opérations défensives déclenchées immédiatement par les Allemands.

De puissantes formations aériennes ennemies bombardent sans interruption la région de l'embouchure de la Vire. Plusieurs navires de bataille ont pris la côte sous le tir de leurs batteries, afin de faciliter les opérations de débarquement de troupes de 30 à 40 péniches. Des forces de protection allemandes, dans la région à l'est de l'Orne, ont engagé le combat avec les troupes aéro-portées ennemies et ont déjà fait de nombreux prisonniers anglais et américains.

* *

Berlin, 6 juin. — Les opérations de débarquement combinées exécutées par les Américains et les Britanniques par mer et dans les airs, contre la côte ouest de l'Europe, portent surtout sur le secteur côtier entre le Havre et Cherbourg.

Alors que les points névralgiques des attaques prononcées par les troupes aéroportées se situent sur tout le territoire de la Normandie et aux embouchures principales de la baie de la Seine, une opération amphibie de grande envergure se livre entre l'embouchure de la Seine et celle de la Vire. A cette opération, qui se développe sur un large front, prennent part de nombreuses unités de débarquement de tous types, ainsi que d'importantes forces navales légères des alliés.

A hauteur de l'embouchure de la Seine on a observé six navires de guerre du type lourd et une vingtaine de contre-torpilleurs, avec lesquels les batteries côtières allemandes ont engagé le combat. D'importantes groupes de formations parachutées, qui exécutaient la première attaque contre l'Ouest de l'Europe par une descente massive aux embouchures des fleuves et aux abords des principaux aérodromes dans la presqu'île normande, ont été déjà entièrement anéanties.

Selon les premières nouvelles, la première division de parachutistes britanniques a été durement éprouvée.

Berlin, 6 juin. — Les troupes d'invasion anglo-américaines qui, à l'aube du 6 juin, ont ouvert l'assaut contre la côte française, dans la baie de la Seine, à l'ouest du Havre, sont appuyées par de puissantes formations de bombardiers et d'unités navales. Au large d'Ouistreham, près du Havre, au nord-ouest de Cherbourg, ces puissantes formations sont composées de bâtiments de ligne, de croiseurs et de contre-torpilleurs. Un vent violent, du brouillard et des averses donnent du fil à retordre aux petites unités chargées de troupes et de chars. Celles-ci font usage d'écrans de fumée pour échapper au tir meurtrier de la défense côtière allemande.

En dépit de violentes attaques de formations de bombardiers ennemis et du feu roulant de l'artillerie navale, tous les ouvrages du rempart de l'Atlantique établis dans la zone de la baie de la Seine sont en pleine action.

* *

Berlin, 6 juin. — La riposte foudroyante des formations de protection mises en action par les Allemands contre les troupes parachutées anglo-américaines dans la baie de la Seine a déjà donné des résultats : de nombreuses unités aéro-portées ont déjà été détruites. Un gros navire de guerre, touché par des obus de l'artillerie, se trouve en flammes dans la baie de la Seine.

* *

Berlin, 6 juin. — L'attaque anglo-américaine contre la côte française, de part et d'autre de l'embouchure de la Seine et en Normandie, se présente, autant par son extension que par la force des unités engagées, comme une opération de grand style. Son ampleur dépasse largement celle d'un raid de commando, et elle doit être considérée, sans aucun doute, comme constituant la première phase de l'invasion.

Visiblement, l'opération vise un double but: tout d'abord, le commandement allié cherche à s'emparer des embouchures de fleuves entre le Havre et Cherbourg, afin de pouvoir, à l'abri des têtes de pont, débarquer de nouvelles formations d'assaut, pourvues d'armes lourdes.

Ensuite, les formations de parachutistes anglaises et américaines entreront en action, de part et d'autre de l'embouchure de la Seine, ainsi que dans les secteurs de l'Orne et de la Vire, tandis qu'en même temps, des unités de débarquement, en collaboration avec des unités navales légères s'efforceront de pénétrer dans la même région, afin d'ouvrir une breche dans le mur de l'Atlantique.

D'autre part, les débarquements des troupes par la voie aérienne, qui ont été effectués jusqu'ici sur une grande profondeur, visent vraisemblablement à assurer aux Alliés la possession d'une série d'aérodromes. C'est alors seulement que des vol[illegible] de transports et des [illegible] de transports à moteurs pourraient débarquer de nouvelles formations équipées d'armes lourdes. Ces dernières forces seraient probablement chargées de verrouiller la presqu'île normande vers le sud et de tenter de s'emparer le plus rapidement possible, du port de Cherbourg. Au cas où l'attaque contre la place forte de Cherbourg réussirait, le haut commandement allié pourrait débarquer de nouvelles divisions par navires de transports.

* *

Berlin, 6 juin. — Voici une déclaration faite ce matin par le docteur Dietrich, chef de la presse du Reich, à l'occasion du commencement d'invasion :

« Ce matin, à 3 heures, nos ennemis obéissant aux ordres de Moscou, ont commencé à l'ouest leur « offertoire » sanglant. Nous leur reserverons un « chaleureux » accueil. L'Allemagne se rend compte de l'importance de l'heure; elle luttera de toutes ses forces et avec une détermination acharnée pour préserver de l'assaut et de la barbarie l'Europe, la civilisation et la vie de ses peuples. »

« On peut écraser des villes, mais on n'écrasera pas l'âme de la France »

a déclaré le Maréchal, à Lyon, où il poursuit son pèlerinage aux villes martyres

Lyon 5 juin. — Comme chaque matin, depuis les heures tragiques du bombardement anglo-américain, le jour s'est levé à Lyon sur un paysage de désolation. Dans les quartiers effroyablement dévastés, des équipes de volontaires s'affairent, tandis que de pauvres gens essaient encore de sauver des décombres quelques menus objets. Mais une nouvelle partie du cœur de la vieille capitale, se répand, gagne les faubourgs et la banlieue : le Chef de l'Etat, poursuivant ses émouvantes visites aux villes meurtries de France, se rend aujourd'hui même à Lyon, cité martyre après tant d'autres.

Il est 11 heures précises lorsque la longue voiture noire du Maréchal s'arrête place des Ternes. La foule s'est massée sur la place devant l'Hôtel de Ville. Le drapeaux en faisceaux mettent une note vive sur la vieille façade. Du haut en bas de l'escalier, tête haute sous le casque, les gardiens en tenue kaki forment la haie et rendent les honneurs. Le grand soldat apparaît en uniforme. Il porte sur la poitrine la médaille militaire.

De la foule jaillissent de longues acclamations qui unissent dans une même ferveur la France et le Maréchal. Très droit, le Chef de l'Etat salue les Lyonnais si courageux dans l'adversité et si confiants dans les destinées du pays.

Il pénètre peu après dans le grand salon de réception de l'Hôtel de Ville, où il est reçu par les membres du corps constitués de la cité et par le cardinal Gerlier.

Le Maréchal serre longuement la main du cardinal, puis pendant un quarte d'heure il s'entretient avec les représentants des Lyonnais.

A l'allocution du maire, M. Bertrand, le Maréchal répond :

« Vous m'avez réservé une réception magnifique que je n'oublierai pas. J'ai visité aujourd'hui dans vos hôpitaux plus de 400 blessés : leur sacrifice, la douleur relève la France.

« J'ai vu vos quartiers bombardés, je déplore l'attitude de nos anciens alliés, qui n'hésitent pas à détruire des villes et à massacrer leurs habitants, la partie n'est pas égale. On peut écraser des villes, mais on n'écrasera pas l'âme de la France. »

Après de longs applaudissements, le Maréchal termine par ces mots :

« Je compte sur vous tous. Notre pays se relèvera par votre volonté. Merci de votre affection, elle m'est douce, car, quand on voit de tels sentiments, on n'a rien à craindre de l'avenir. Merci mes amis, merci de tout cœur ».

La « Marseillaise » éclate alors, spontanément, dans une même immense émotion patriotique. Une fois de plus, dans cette unanimité, la France s'est retrouvée.

Vers midi trente, la réception s'achève. Avant de se retirer, le Chef de l'Etat s'adresse de nouveau aux représentants de la Lyonnaie.

« Ne vous laissez pas ébranler par le doute, leur dit-il, nous aurons encore des jours plus durs à vivre. Soyez prêts à accepter vos épreuves avec courage »

Des applaudissements saluent ces dernières paroles. D'un geste de la main, le Maréchal remercie l'assistance et se retire, laissant chacun sous le coup de l'émotion provoquée par sa présence.

De l'extérieur, parviennent les accents de « Maréchal, nous voilà ».

Dans l'après-midi, le Maréchal s'est rendu ici chercher des blessés et les a rassurés de l'affectueuse sympathie du pays.

VAINES INFAMIES

Lors de son séjour en zone nord, nombreux furent les Français qui pensèrent que le Maréchal consacrerait une de ses visites à Lille et aux cités meurtries des départements du Nord et du Pas-de-Calais. Le chef de l'Etat aurait connu dans nos villes martyres un accueil dont l'enthousiasme déferent ne saurait cédé en rien à celui que lui réservèrent Paris, Rouen ou Nancy car en présence du milieu de nous aurait revêtu une signification particulière.

Pourtant, si nous entisagions cette visite avec joie, si nous nous préparions avec tous les bons Français à acclamer le grand soldat, il est compréhensible que les éléments interlopes qui s'acharnent depuis quatre ans à détruire l'unité nationale considéraient avec terreur l'approche d'un événement susceptible de faire éclater leur faillite au grand jour et de les déconsidérer aux yeux de leurs maîtres.

Et c'est pourquoi un soi-disant comité « Libération » a fait distribuer dans notre région un libelle, intitulé « Sept étoiles... trente derniers... », qui invitait nos compatriotes à fermer leurs fenêtres et à faire le vide sur le parcours du cortège officiel.

Les arguments invoqués constituent autant de mensonges ; on voudrait qu'ils soient incapables d'abuser un peuple dont on se plaisait jadis à vanter l'élémentaire bon sens. Mais les hommes ont la mémoire courte, et les auteurs de cette turpitude, s'ils apportent la preuve par des fautes grossières de leur ignorance d'une langue qui n'est certainement pas la leur, connaissent l'exactitude de la célèbre devise prêtée par Beaumarchais à son personnage Basile : « Calomnies, calomnies, il en restera toujours quelque chose ».

A la réflexion, en dépit de notre répugnance, il nous a donc paru nécessaire de rappeler ici quelques vérités essentielles, que certains ont trop tendance à oublier.

Quand on leur parle de « la trahison de l'armistice », quand on leur affirme, sans leur apporter d'autre preuve, que « la guerre serait déjà finie si la France avait poursuivi la lutte », que tous les civils qui participèrent au grand exode se souviennent ! Que tous nos camarades mobilisés qui, en désordre, refluaient, il y a quatre ans, vers la frontière espagnole en témoignent ! Que détruit la France en juin 1940, sinon la fin immédiate de la terrible épreuve ? Avec quelles armes, ce qui subsistait de la force française aurait-elle pu continuer une lutte inégale dès l'origine, alors que tous nos centres industriels se trouvaient aux mains de l'ennemi, alors que nos unités étaient mutilées et dispersées, alors que les Etats-Unis venaient de répondre par un aveu d'impuissance à l'appel désespéré de M. Paul Reynaud ?

Lorsque le Maréchal lança, par les rares postes qui demeuraient sous le contrôle national, le message historique par lequel il annonçait qu'il avait sollicité du Führer la conclusion d'un armistice, les cœurs furent, sans doute, saisis d'une indicible tristesse, mais ils connurent, en même temps, un immense soulagement. C'est en étroite communion avec la volonté populaire dont il se faisait l'interprète, parce qu'il ne paraissait plus possible d'agir autrement, que le vainqueur de Verdun prit une décision qui devait lui être particulièrement pénible. Quelle était alors l'attitude des communistes et des faux patriotes qui prétendent la lui reprocher aujourd'hui ? Une bonne part, dont Maurice Thorez, n'avait pas attendu la défaite pour déserter et pour trahir !...

Car les traîtres ne sont pas ceux qui ont fidèlement suivi le Maréchal, qui s'efforcent de sauver ce qui peut encore l'être, et qui, ainsi que le disait samedi Philippe Henriot, « n'ont jamais accepté l'idée de voir leur pays soumis à une domination étrangère. »

Les traîtres, ce sont ceux qui, après avoir fui lâchement à l'heure du danger, s'efforcent de saborder notre renaissance nationale afin de livrer demain le pays à l'anarchie bolchevique et à l'impérialisme soviétique, ce sont ceux qui cherchent des excuses introuvables à la destruction sauvage de nos maisons et au massacre de leurs habitants ; ceux enfin qui, non satisfaits des souffrances endurées, voudraient encore faire subir à notre peuple les atrocités simultanées de la guerre civile et d'une nouvelle invasion, plus effrayante que la première.

Même si l'on tentait de lui contester d'autres mérites, il serait impossible de confondre les pandégyristes anonymes de la haine et de l'assassinat collectif avec le grand honnête homme, le grand Français qu'est le Maréchal Pétain.

Lui, au moins, n'a jamais failli, et c'est avec une seine conception de leur devoir que tous les gars du Nord, dédaigneux des suggestions étrangères, se seraient portés sur le passage d'un des leurs pour un acte de foi dans les destinées de la France !

ROLAND TULLIEZ.

— M. Jean Antignac, récemment nommé secrétaire général aux questions juives et faisant fonction de commissaire général en remplacement de M. Du Daty de Clam, en congé, a pris possession de ses services, 1, rue des Petits-Pères.

— Le Dr Ramon Grau San Martin, a été élu président de Cuba. Son mandat expirera en 1948.

— Un « commandement aux transports pour l'approvisionnement de la région parisienne, vient d'être créé.

— Le Conseil départemental des Bouches-du-Rhône, a institué le « Prix Gully » destiné à récompenser les mères de famille paysannes les plus méritantes.

— M. Stoyanitchoff, ministre de l'intérieur dans le nouveau cabinet bulgare, a été tué au cours du dernier bombardement de Sofia.

DES COMBATS DE RUES ONT EU LIEU A ROME

où, malgré l'offre allemande de proclamer la capitale italienne ville ouverte, des formations de blindés américains avaient pénétré

DES AVIONS TORPILLEURS ITALIENS ONT ENDOMMAGÉ SIX CARGOS DANS LE DÉTROIT DE GIBRALTAR

QUARTIER GÉNÉRAL DU FÜHRER, 5 JUIN. — *Le haut commandement des forces armées communique :*

En dépit de l'offre du commandement allemand de ne pas impliquer la ville de Rome dans des opérations militaires afin de lui conserver ses valeurs culturelles, des formations de blindés nord-américains ont pénétré aux heures de midi du 4 juin jusqu'à l'intérieur de la ville pour s'emparer des ponts sur le Tibre. Il en est résulté des combats de rues acharnés qui se sont poursuivis jusque dans la soirée.

A la suite de l'attitude de l'ennemi, il était inévitable que Rome devînt malgré tout théâtre d'opérations, contrairement aux claires intentions manifestées par les Allemands. Le commandement allemand s'efforcera encore aujourd'hui de limiter les combats au dedans et autour de Rome dans une mesure jugée indispensable pour la conduite de la guerre.

Au nord-est de la ville, de violents combats sont en cours avec de puissants groupes assaillants ennemis. Au cours de durs engagements au sud de Rome, les formations de D.C.A. du général-aviateur, chevalier von Pohl se sont particulièrement distinguées.

Aux abords et au sud-est de Cave au sud de Guarcino et au nord de Sora, nos troupes ont repoussé avec des pertes meurtrières pour les assaillants, de puissantes attaques ennemies appuyées par des blindés et des avions d'assaut. Dans les durs combats qui se sont développés ces dernières semaines, la 71e division d'infanterie commandée par le lieutenant-général Raschke s'est brillamment comportée.

La nuit de dimanche, des avions torpilleurs italiens ont attaqué des objectifs navals dans le détroit de Gibraltar; ils ont gravement endommagé quatre navires marchands déplaçant 30.000 tonnes et ont atteint aussi deux autres cargos.

Au cours d'incursions exécutées par des formations de bombardier, nord-américains au-dessus de l'Italie du Nord et du front, la D.C.A. de l'aviation, des chasseurs et la D.C.A. de la marine ont abattu 19 appareils ennemis.

Un chasseur de sous-marin allemand a coulé un mer égée un submersible ennemi.

Sur le front de l'Est, l'attaque prononcée par les troupes germano-roumaines au nord-ouest de Jassy a gagné encore du terrain, en dépit d'une violente résistance de l'ennemi et de contre-attaques opérées.

De puissantes forces aériennes germano-roumaines sont intervenues sans interruption et avec d'excellents résultats dans les combats et ont détruit au cours d'engagements aériens 42 avions ennemis.

Dans le golfe de Finlande, des forces de protection de la marine de guerre ont coulé, lors de plusieurs engagements nocturnes, 4 vedettes rapides soviétiques et ont ramené des prisonniers.

La nuit de dimanche, des appareils britanniques opérant isolément ont jeté des bombes sur le territoire de Cologne.

Rome pouvait être défendue durant des jours, durant des mois peut-être comme le fut Madrid lors de la Révolution espagnole, comme le furent Stalingrade ou Cassino au cours de cette guerre. Un commentaire perti de Berlin fait, en effet, observer que la capitale de la chrétienté, par sa situation sur sept collines et par la solidité de ses vieux édifices se prêtait admirablement à l'organisation de la défense.

Mais il fallait, pour cela, consentir à la destruction de la ville, de ses richesses artistiques et historiques, et le Führer n'avait pas voulu prendre une telle responsabilité aux yeux de l'avenir. Il savait, en conséquence, ordonné au maréchal Kesselring de retirer ses troupes au nord-ouest de Rome, et le commandant des forces allemandes, par l'entremise du Vatican, avait transmis au commandement anglo-américain des propositions susceptibles de permettre la neutralisation de la ville.

Le commandement anglo-américain n'a même pas répondu. Aux dispositions conciliatrices du maréchal Kesselring, le général Alexander a opposé une proclamation invitant la population romaine à prendre part à la lutte et à faciliter l'avance des troupes alliées.

En même temps, le correspondant diplomatique du « Times » télégraphiait à son journal en parfaite méconnaissance de la vérité :

Après avoir échoué dans leurs efforts pour tenir la ville, les Allemands cherchent maintenant à limiter l'usage que les forces du général Alexander peuvent faire de leur incontestable victoire.

Il semble probable que le commandement allié refusera de considérer Rome comme ville ouverte. Déjà l'intervention de blindés américains a suscité de violents engagements et de graves destructions dans la Cité éternelle.

A vrai dire, il eût été surprenant qu'il en fût autrement. L'Europe n'en attendait pas davantage des massacreurs de femmes et d'enfants. Mais il était indispensable que les responsabilités fussent nettement établies. Le jugement des actes de chacun appartient, désormais, à l'Histoire !

L'ordre d'évacuation de Rome donné par le Führer

Quartier général du Führer, 5 juin. — *Le haut commandement de la Wehrmacht communique :*

Etant donné que, dans le cadre des opérations, le front se rapprochait toujours davantage de la ville de Rome, il y avait danger de voir en plus ancien centre de la civilisation mondiale englobé directement dans la ligne de feu.

Pour éviter cela, le Führer a ordonné aux troupes allemandes de se retirer au nord-ouest de Rome. La lutte en Italie se poursuit, avec la volonté inébranlable et dans le dessein de briser finalement l'assaut ennemi et de forcer la victoire en commun avec nos alliés.

Les [illegible] ont été créés en collaboration très étroite avec l'Italie fasciste et avec les autres alliés du Reich. L'année de l'invasion apportera à nos adversaires une défaite écrasante à l'endroit le plus décisif.

La proclamation de Badoglio et Alexander aux Romains

Berlin, 5 juin. — Les grands quartiers généraux du maréchal Badoglio et du général Alexander ont adressé la proclamation suivante aux habitants de Rome :

« Citoyens Romains !

« Les armées alliées se rapprochent de Rome. Apportez-leur votre aide. Combattez les Allemands et les fascistes, nos ennemis communs. Rendez-nous vous quant à la présence de barrages de mines et d'autres mesures d'ordre militaire prises par l'ennemi, les formations de la Wehrmacht n'ont pu se replier sur des positions plus avantageuses, malgré la forte pression exercée par l'ennemi.

Concernant les combats qui ont eu lieu dimanche pour la possession de Rome, on donne à Berlin les détails suivants :

« Le commandant en chef des forces alliées a donné à ses troupes stationnées entre les monts Albins et le massif de Lépin, à l'aube du 4 juin, l'ordre d'attaquer sur un large front, avec tous les moyens, les positions allemandes. L'intention du commandement allemand de déclarer Rome ville ouverte, décision qui avait été portée à la connaissance des Alliés par l'entremise du Vatican, s'est ainsi trouvée ainsi réjoui le commandement allié, puisque il n'a même pas donné de réponse aux parlementaires du Vatican.

« Malgré leur écrasante supériorité numérique, les troupes d'assaut américaines n'ont pas été en mesure d'enfoncer les lignes allemandes dans le délai très bref qui avait été prévu par le général Clark. Les grenadiers allemands, qui opposèrent une résistance tenace aux assaillants, se sont battus systématiquement et ont formé constamment de nouveaux nids de résistance sur toute l'étendue du front d'attaque, à telle enseigne que, seulement au cours de l'après-midi, les faubourgs de Rome se trouvaient dans la zone de combat.

« Tout en se battant, les troupes allemandes se sont repliées, l'une après l'autre, sur les ponts du Tibre et ordre leur avait été donné d'épargner tout monument historique et tout trésor culturel. C'est pour cette raison que les ponts, actuellement du Tibre n'ont pas été détruits même après que le gros des forces allemandes eut déjà atteint la rive nord.

« Les tentatives réitérées des Anglo-Américains de contourner les arrières-gardes allemandes par des opérations de grande envergure dans le flanc ont été entravées par la résistance farouche des soldats de la Wehrmacht et malgré l'intervention des avions de combat et chasseurs de bombardiers alliés qui tentaient de libérer la route pour les armées de terre.

Le commandement allié n'a pas respecté Rome en tant que ville ouverte

Berlin, 5 juin. — Malgré le désir du commandement allemand de traiter Rome comme ville ouverte et d'épargner de cette façon à la capitale italienne les horreurs des combats de rues, et d'éviter en même temps la destruction de trésors artistiques irremplaçables, de violents engagements ont eu lieu au cours de la journée de dimanche dans les faubourgs Est de la ville, entre les troupes allemandes et les têtes de colonnes blindées américaines. La bataille s'est poursuivie jusqu'à la tombée de la nuit.

Quand on songe que, dimanche soir, les ponts du Tibre n'avaient pas encore été détruits par le commandement allemand, on peut se faire une idée de la volonté de la Wehrmacht de sauvegarder les trésors culturels de la population de la ville éternelle. La destruction des ponts était, toutefois, une mesure défensive tout à fait justifiée, si l'on tient compte de l'entrée des troupes américaines dans Rome.

Concernant les destructions opérées dans la ville même, on souligne à Berlin que seul le commandement allié en porte l'entière responsabilité. La situation militaire se présente actuellement de la façon suivante :

« Les troupes allemandes stationnées sur le Tibre inférieur ont réussi à se replier sur des lignes préparées à l'arrière et sans qu'elles aient été dérangées dans ce mouvement par des formations d'attaque américaines et britanniques. Au Nord-Est de la ville, pour que les troupes alliées puissent traverser avec ville sans perdre du temps, des hommes et du matériel ».

La portée politique et militaire de la prise de Rome

Berlin, 5 juin. — Du fait de l'occupation de Rome, les Alliés devront désormais faire face au ravitaillement d'une population supplémentaire d'environ 1.500.000 habitants, obligation qui constituera pour eux un fardeau de plus. Tant que la ville de Rome se trouvait aux mains des Allemands, les vivres ont toujours pu être amenés d'Italie septentrionale, dans le but du ravitaillement, et l'armée allemande s'est toujours consciemment et pleinement acquittée de cette obligation.

Cette tâche incombe maintenant aux Alliés. Ils devront l'accomplir dans des conditions beaucoup plus difficiles, étant donné que les denrées alimentaires devront être amenées de lieux de production beaucoup plus éloignés de la ville éternelle que ceux qui la ravitaillaient jusqu'à présent.

En ce qui concerne la conduite de la guerre allemande en Italie, il est, en principe, de peu d'intérêt que le front s'étende au sud ou au nord de Rome. Ce n'est plus divulguer un secret militaire que de constater que l'heure actuelle qu'après la trahison de Badoglio le haut commandement allemand avait, tout au début, l'intention d'occuper des positions plus favorables au nord de Rome, positions qui, pour le surplus, auraient encore eu l'avantage d'épargner des forces et des efforts.

Ce ne fut que lorsqu'on eut établi que l'élimination des troupes de Badoglio se faisait d'une façon plus compliquée qu'on ne l'avait supposé, que le commandement allemand en décidait à accepter le combat en Italie méridionale, malgré la menace qui pesait sur son flanc, eu égard à l'étendue du littoral à défendre.

Toutes les mesures prises par l'état-major des troupes du Reich étaient cependant toujours dictées par la considération qu'il s'agissait uniquement de fixer avec un minimum de forces un maximum de contingents ennemis et qu'il était sans importance de savoir si Rome se trouverait aux mains des Allemands ou des Anglo-Américains.

C'est le motif pour lequel l'évacuation de la ville fut envisagée à plusieurs reprises et que dans le cadre de ses préparatifs, on effectua, le plus rapidement en lieu sûr de nombreuses œuvres de valeur appartenant au Reich, comme, par exemple, celles des importantes bibliothèques des instituts allemands à Rome.

L'évacuation volontaire de la ville éternelle s'est faite en considération des mêmes motifs qui ont amené la défense allemande à ne pas occuper en son temps la célèbre abbaye du mont Cassin, bien que cette occupation eût pu sensiblement renforcer le dispositif défensif des lignes allemandes.

Modifications dans le régime politique italien ?

Rome, 5 juin. — « Echange Telegraph » mande de Londres que les modifications politiques inévitables ne peut s'attendre en Italie après la chute de Rome ne se feront pas dans la capitale même. C'est à Naples que décidera de confier la régence au prince héritier Humbert. Le maréchal Badoglio, lui non plus, ne doit pas démissionner en tant que chef du gouvernement, dans la capitale, sa démission officielle sera d'ailleurs suivie immédiatement d'une proposition de former un nouveau gouvernement.

« Rome aurait pu être défendue mais cela eût provoqué la destruction de valeurs irremplaçables »

UN ARTICLE DU DOCTEUR SIGFRIED HORN

Berlin, 5 juin. — Le correspondant diplomatique du D. N. B. le Dr. Sigfrid Horn, écrit :

La prise de Rome par les troupes anglo-américaines est considérée par nos adversaires comme un important succès militaire et politique. Pour ce qui est de l'importance militaire de cet événement, on fait remarquer dans les milieux politiques allemands que, malgré toutes leurs prédictions grandiloquentes, les Anglo-Américains n'ont réussi à prendre Rome qu'avec un retard de plusieurs mois et moyennant de sanglants sacrifices. Cela n'est pas contesté dans le camp allié. Rome aurait très bien pu être défendue, mais ce ne l'a pas été parce que cela aurait signifié la destruction de valeurs culturelles irremplaçables. Le fait que le commandant allemand a renoncé à défendre la ville est une preuve de son sentiment élevé de sa responsabilité et prouve que nous ne nous laissons pas dicter l'initiative par l'ennemi, même si cela lui permet de remporter un succès de prestige. Dans le domaine politique, les conditions requises pour permettre à la propagande ennemie de faire de l'occupation de Rome un succès ne sont pas encore réalisées, et beaucoup de problèmes épineux dont la solution avait été remise jusqu'ici doivent maintenant être tirés au clair.

L'appel lancé par le commandement anglo-américain à l'adresse de la population romaine et dans lequel il demandait de vaincre par les armes à ses côtés allemands fait preuve d'une volonté de destruction pour laquelle le respect des valeurs culturelles n'a pas plus d'importance que la protection de la population civile. Rome est un nouvel exemple de la façon, d'ailleurs depuis longtemps connue, dont les Anglo-Américains font la guerre.

« En retirant ses troupes, l'Allemagne a rendu un grand service à la civilisation », dit-on à Madrid

Madrid, 5 juin. — On reconnaît à Madrid que, par le retrait de ses troupes, l'Allemagne a rendu un grand service à la culture européenne en vue de la conservation de nos monuments historiques et que c'est maintenant aux Anglo-Américains d'accepter de leur tour la lourde dette que l'Allemagne de Goetzdiner Rome contre une ville ouverte. L'attitude du commandement allemand a considérablement renforcé en Espagne l'opinion que l'armée allemande ne peut être responsable de la destruction de valeurs historiques au profit des ennemis, qui ont eu leur on Italie et qu'il appartient maintenant aux Anglo-Américains de décider du sort de Rome.

Nouveaux raids anglo-américains sur l'Ile-de-France Bourges et la Savoie

En dix-huit mois, les forces d'escorte de la D.C.A. sur rail ont abattu 250 appareils dans la région du Nord

Paris, 5 juin. — D'après le correspondant de guerre du D. N. B. à l'Ouest, les forces de la D. C. A. qui ont escorté des trains dans le Nord de la France ont abattu, au cours des dix-huit mois passés, plus de 250 appareils ennemis. Tandis qu'en mars de cette année, 20 avions ennemis ont été abattus, pour le mois d'avril ce chiffre se monte à 24, pour atteindre 30 pendant les quinze premiers jours de mai. Les appareils abattus étaient pour la plupart des chasseurs, descendus au cours d'attaques qu'ils exécutaient en rase-motte. Les vagons de la D.C.A. qui assurent la protection des trains ont parcouru, en dix-huit mois, plus de 30 millions de kilomètres dans le Nord de la France, c'est-à-dire plus de 800 fois le tour du monde. En un seul jour, on a compté jusque quatre-vingts attaques ennemies.

Boulogne, Calais et de nombreuses localités du littoral ont été particulièrement éprouvés

Un chef-lieu d'arrondissement du Pas-de-Calais et plusieurs communes environnantes ont subi, nous l'apprend-on, le plus violent bombardement de cette guerre, au cours des journées de vendredi et de samedi. Boulogne a constitué le principal objectif de ces attaques. Divers quartiers ont été arrosés de bombes qui ont causé de très graves dégâts et un certain nombre de victimes. Les localités proches ont aussi beaucoup souffert; dans l'une d'elles, on compte 40 morts et 16 blessés; dans une petite station balnéaire, presque entièrement détruite, 30 morts et 30 blessés ont été relevés des décombres. Calais, de son côté, a été très éprouvé; après le bombardement qui a eu lieu de la nuit du vendredi à samedi — qui avait fait 31 morts, 36 blessés, et détruit 350 maisons, — la côté d'Eustache de Saint-Pierre, a subi, la nuit suivante, une attaque non moins meurtrière. Le bombardement commença dimanche matin, à 1 h. 30; un avion éclaireur précédait les formations de bombardiers qui opéraient, en dégât; de nombreuses maisons furent détruites. Dès la fin de l'alerte, 10 morts et 24 blessés furent retirés des décombres et, depuis, le déblaiement des ruines s'est poursuivi fébrilement car l'on craint qu'il n'y ait encore de nombreuses personnes ensevelies. Le sous-préfet s'est rendu sur les lieux.

DANS L'ILE-DE-FRANCE

Versailles, 5 juin. — Au début de la soirée d'hier, plusieurs vagues d'avions anglo-américains ont bombardé Versailles des bombes et des engins de gros calibre, qui ont atteint un quartier à l'ouest de la ville. Un chapelet de bombes est tombé sur une transversale. Des immeubles situés à proximité ont été complètement détruits.

Quinze personnes ont été tuées et une vingtaine de blessées.

Dans une autre localité de Seine-et-Oise, des vagues ont bombardé et mitraillé 30 blessés.

LES TROUPES JAPONAISES à proximité de la capitale du Honan

Changhaï, 5 juin. — D'après le communiqué des troupes du Dai-Nippon-Kiang, les troupes japonaises qui opèrent en direction nord, le long du chemin de fer Canton-Hankéou, sont arrivées dans les environs de Tchéng-Cha, capitale de la province du Honan. Non loin de la ville, de violents combats ont eu lieu. Tchang-Cha est le quatrième d'être évacué par les troupes japonaises qui progressent à l'ouest de la voie ferrée et qui ont atteint une attaque contre une position située à 30 km. à l'est de la ville.